

Vues d'ensemble

Numéro 283, mars-avril 2013

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/68721ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (imprimé)

1923-5100 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

(2013). Compte rendu de [Vues d'ensemble]. *Séquences*, (283), 56-63.



Aliyah

Alex a 27 ans, il est juif parisien. Il n'est pas sioniste, pratiquant non plus. Il fait du petit trafic de drogues pour survivre et passe le plus clair de son temps à sortir son frère Isaac du pétrin. Et puis intervient un cousin qui propose à Alex d'ouvrir un restaurant à Tel-Aviv. À partir de ce conte urbain actuel, Élie Wajeman réussit un premier long métrage où le genre « polar » se transforme en un film sur la déroute et la fuite vers l'ailleurs. Non seulement pour échapper à un présent défectueux et débridé, mais beaucoup plus par goût de renouveau.

Apprendre à renaître, prendre son avenir en main, refaire le monde, sans doute inconsciemment, par instinct. Il y a là des propositions narratives qui dépassent les lois du genre. Le polar s'affiche ainsi sa quête existentielle et donne l'occasion à Wajeman de concocter une mise en scène d'une brillante fluidité. Il y a du James Gray dans *Aliyah* – particulièrement

celui de *The Yards* – là où le quotidien est pris en charge par le cinéaste et recomposé par bribes de comportements, d'amours fragiles qu'on pourrait briser, de risques à prendre. Et pour rendre cet univers palpable, des comédiens hors pair. Guillaume Gouix est exemplaire dans sa dégaine d'anti-héros et Cédric Kahn, le réalisateur, confirme ici son talent d'acteur. Et puis Pio Marmaï, parfait. Pourquoi tant d'éloges pour un film qui se veut simple? Justement, parce qu'il s'agit d'un projet inusité, d'une idée saugrenue qui se convertit en une recherche de la lumière et de l'accomplissement. D'où le titre du film qui, en hébreu, signifie aller (accomplir le voyage), pour tout juif de la diaspora, en terre sainte.

Dans la mouvance du jeune cinéma français d'aujourd'hui, *Aliyah* est un film inspiré, inspirant, qui respire à chaque pas. Et comme message, point de message, notamment en ce qui a trait aux origines du protagoniste. L'appartenance ethnique et religieuse n'a plus d'importance. Pour Alex, se retrouver à Tel-Aviv, objet d'un plan final fort émouvant, c'est s'acclimater à l'ailleurs, humer l'air frais et offrir à son existence une seconde chance. Avec *Aliyah*, Élie Wajeman filme la différence avec une mélancolie souveraine et un regard triomphant.

Élie Castiel

■ **Origine:** France – **Année:** 2012 – **Durée:** 1 h 30 – **Réal.:** Élie Wajeman – **Scén.:** Gaëlle Macé, Élie Wajeman – **Images:** David Chizallet – **Mont.:** François Quiqueré – **Mus.:** Beethoven, Sugard Man – **Int.:** Pio Marmaï, Cédric Kahn, Adèle Haenel, Guillaume Gouix, Sarah Lepicard, David Geselson, Olivier Desautel, Jean-Marie Winling – **Dist./Contact:** A-Z Films.



Cornouaille

Il y a de fort jolies choses dans ce *Cornouaille* de la comédienne Anne LeNy: de belles images des côtes bretonnes, une Vanessa Paradis agréablement mature à la fois fragile et déterminée, de petits moments de grâce fugitive (une chasse à la poule hystérique, une partie de billard miniature, des répliques tendres et amusantes). Malheureusement, aucune de ces jolies choses ne permettent au film d'éviter les écueils. Plusieurs éléments ne tiennent pas la route, comme le caractère trop fluctuant de l'amant marié (tantôt empressé, tantôt fuyant, souvent presque au même moment); les rebondissements, cousus de fil blanc, sont d'une facilité enfantine à prédire. Mais au-delà de tout ça, un problème central et capital: celui de la crédibilité de la relation entre Odile (Paradis) et Loïc (Samuel Le Bihan) qui mine toute la substance du récit. Odile voit des fantômes. Elle interagit avec eux. Cette improbabilité est admissible précisément parce

qu'Odile elle-même reconnaît l'incroyable de ces rencontres. Pourtant, elle est incapable de réaliser que Loïc, ce copain d'enfance qui apparaît et disparaît à tout moment sans crier gare et sans laisser de trace, est lui aussi un fantôme. Cette incongruité fondamentale chez Odile déstabilise totalement le récit, d'autant que les indices présentés sur la véritable nature de Loïc sont multiples. Aucune des justifications offertes – Odile se croit folle, peut-être Loïc n'est-il pas mort après tout – ne permettent de dissiper cette déficience de la trame narrative.

En 2007, avec *Ceux qui restent*, son premier long métrage à titre de réalisatrice, Anne LeNy avait réussi un beau film grave sur des thèmes semblables (la perte d'un être cher, la douleur de l'absence, la détresse des vivants laissés derrière par les morts ou les agonisants). Dans *Cornouaille*, à trop vouloir ménager la chèvre et le chou (le drame et la fantaisie), son récit avance à tâtons, sans trouver d'équilibre. C'est que, même fantaisiste, une œuvre doit posséder une logique propre. Surtout, elle doit savoir répondre à cette logique interne, de façon à établir et à maintenir une certaine cohérence, malgré l'in vraisemblance de son univers. Ce n'est pas le cas ici. S'il se veut à la fois grave et léger, *Cornouaille* apparaît plutôt simplet et amateur parce que trop prévisible, offrant une vision décevante et inaboutie.

Claire Valade

■ **Origine:** France – **Année:** 2012 – **Durée:** 1 h 36 – **Réal.:** Anne Le Ny – **Scén.:** Anne Le Ny – **Images:** Jean-Marc Fabre – **Mont.:** Guerric Catala – **Mus.:** François Eudes – **Int.:** Vanessa Paradis, Samuel Le Bihan, Jonathan Zaccà, Laurent Stocker – **Dist./Contact:** Métropole.



Dans un océan d'images

Les images n'apparaissent pas que lorsque nous ouvrons les paupières. Elles sont omniprésentes, toujours déjà là, en notre compagnie. Réfléchissons-nous ? Nous nous représentons des idées ou le fil de notre pensée. Sommes-nous dans les bras de Morphée ? Nous voyons surgir des fantômes pris pour des réalités. « Il y a trop d'images », écrit Bernard Émond. Ce constat lucide autorise deux interprétations principales. D'une part, le monde de l'image est en lui-même trompeur et il convient de se tourner vers une autre forme d'expérience – simple et immédiate – pour atteindre l'essence du réel. D'autre part, certaines images précises sont des miroirs déformants et, dans l'ensemble des images existantes, il faut effectuer un tri, une sélection minutieuse. La seconde de ces interprétations semble favorisée par Helen Doyle. Auteure de *Chaperons rouges*, *Les mots/maux du silence*, *Le Rendez-vous de Sarajevo* et *Les Messagers*



En attendant le printemps

Le génie s'exprime dans l'effort, le talent pur ou une savante conjugaison des deux. Il est censé entraîner un progrès ou une ascension d'un certain type. Par ce concept équivoque, on peut entendre ou bien une personne répandant une multitude d'intuitions novatrices, encore confuses et qu'il s'agira de compléter dans l'avenir, ou bien un penseur qui, passant au crible les intuitions déjà propagées, retient les plus judicieuses, leur apporte un nouveau support, les clarifie, les approfondit, les articule entre elles et cherche à les communiquer au plus grand nombre. La deuxième acception convient plutôt bien à l'œuvre de Marie-Geneviève Chabot. S'il y a du génie dans *En attendant le printemps*, c'est moins en raison de la radicale originalité du projet que de la capacité de la réalisatrice à prolonger avec élégance certaines avenues connues. Anciens mineurs de Chapais dans le Nord-du-Québec, Berny, Pico et Jean-Yves refusent de quitter

(entre autres titres notables), la documentariste suggère dans son plus récent film que les images sont incontournables et qu'il appartient à chacun de nous, non pas d'essayer de nous abstraire de l'océan d'images qui nous entoure, mais d'apprendre à y voguer.

Helen Doyle n'est donc pas la cinéaste de l'anti-image, tout comme Friedrich Heinrich Jacobi fut jadis, dans son propre domaine, le philosophe de la non-philosophie. Elle ne retourne pas le médium cinématographique contre lui-même. Elle rappelle seulement que toutes les images possèdent un côté suggestif : elles mettent en place un monde, une atmosphère, une vision, donnant à croire que cette vision s'impose. Même les images normatives et critiques procèdent à une certaine réification car, en appelant au changement, elles incitent à penser que ce changement est nécessaire, objectif, fondé en droit. Toutes les visions et tous les changements possibles ne se valent cependant pas et un réflexe critique doit être développé au sujet de l'image – par l'image elle-même. *Dans un océan d'images* n'est certes pas la première œuvre à donner lieu à ce genre de réflexions. Elle se distingue tout de même par sa facture propre et le fait qu'elle réunit des intervenants des milieux les plus variés, dont le rapport à l'image illustre ses nombreuses potentialités, bénéfiques et calamiteuses.

Pierre-Alexandre Fradet

■ Origine : Canada [Québec] – Année : 2013 – Durée : 90 minutes – Réal. : Helen Doyle – Images : Nathalie Moliavko-Visotzky – Montage : Dominique Sicotte – Dist. / Contact : Filmoption.

leur coin de pays après le départ massif de leurs concitoyens. Que peuvent-ils bien chérir dans ces quelques arpents de neige ? Qu'est-ce qui les pousse au juste à demeurer à Chapais ? Leur attachement à la terre et un profond désir d'évasion.

Par leur quête d'autosuffisance et leur situation d'éloignement, ces hommes rappellent un peu les *Bûcherons de la Manouane* et le ferrailleur de *Carcasses*. Mais les anciens mineurs ont aussi leur particularité : ils évoluent dans un monde déserté à la suite d'un grave incendie et où le travail se fait rare. C'est donc par simple amour de l'univers septentrional qu'ils demeurent à Chapais. Il pourrait être tentant de reprocher à Chabot un petit manque d'inventivité dans le fond et la forme. Après tout, n'est-ce pas un lieu commun de mettre en scène des individus épris de liberté et de privilégier les plans fixes prenant pour objet un quotidien banal et une nature majestueuse ? Mais le reproche serait injustifié. Après *Bonne chance*, *Les Mètres carrés oubliés* et *Le Peuple de bronze*, la cinéaste a beau jeu d'aborder un thème comme l'attachement à la terre. Et de son œuvre se dégage une précieuse portée didactique. C'est qu'il vaut parfois mieux répéter adroitement des idées convenues, fondées, mais pas encore intégrées par tout un chacun, que de balbutier à l'écran la première nouveauté conçue.

Pierre-Alexandre Fradet

■ Origine : Canada [Québec] – Année : 2013 – Durée : 80 minutes – Réal. : Marie-Geneviève Chabot – Scén. : Marie-Geneviève Chabot – Images : Karine van Ameringen – Montage : Natalie Lamoureux – Mus. : Freeworm – Avec : Bernard Bizier (Berny), Alain Dallaire (Pico), Jean-Yves Fournier (Jean-Yves) – Dist. / Contact : InformAction.



Le Fils de l'autre

Lorraine Levy, sœur de l'écrivain Marc, propose avec son troisième long, *Le Fils de l'autre*, un récit sur l'altérité. Ses films précédents – *La Première Fois que j'ai eu 20 ans* (2005) et *Mes amis mes amours* (2008) – n'étaient pas parvenus à convaincre. Malgré ses qualités, cette nouvelle histoire campée sur fond de tensions israélo-palestiniennes laisse dubitatif. Quelque chose du côté des trop bonnes intentions du récit pose problème.

Deux familles que tout sépare – l'une israélienne et l'autre palestinienne – réalisent avoir inversé à la naissance leurs fils respectifs. Un bombardement est à l'origine de cette méprise révélée à la stupeur de tous dix-huit ans après, tandis que les deux jeunes hommes entrent dans l'âge adulte. S'il n'est pas question pour les parents de se séparer de leurs enfants, il n'est pas non plus envisageable de nier l'existence de ces nouveaux fils. Ceux-ci vont apprendre à se connaître et à échanger sur leurs différences.



Gangster Squad

Avec sa belle brochette d'acteurs, *Gangster Squad* se promettait au départ d'être un copieux festin d'ambiance vintage, de virilité et d'action sur fond de L.A. d'après-guerre corrompu. À l'arrivée, cette escouade se disputant l'ordre et l'intégrité policière contre le mafieux Mickey Cohen (personnage véridique, également présent dans le très supérieur *Bugsy*) échoue à nous faire croire à ses motifs les plus fondateurs, tant l'ensemble reste confiné aux conventions les plus rudimentaires du genre (film de gangsters). Ruben Fleischer (*Zombieland*, *30 Minutes or Less*) a beau rêver de sortir de sa zone de confort, il s'engage plutôt dans un territoire qu'il parvient malheureusement à ne faire exister qu'en surface. À juste titre, reconnaissons l'impressionnant travail sur les décors tout comme la photographie, distillant une atmosphère ténébreuse qui sied à ces personnages de l'ombre, prêts à tout pour régner. Autant du côté de la loi que de la mafia.

Joseph a pour la première fois une bonne raison de passer de l'autre côté du mur, en Palestine, tandis qu'il ouvre les portes de Tel Aviv à Yacine, l'Arabe. L'un a une nature d'artiste (à l'image de son nouveau père) tandis que l'autre se voit déjà grand médecin, profession de la mère qu'il découvre. Ainsi, Lorraine Levy force la symbolique facile. Comme avec ces deux panoramiques finaux complémentaires, l'un à 180 degrés sur le paysage observé par Joseph, l'autre sur ce qui entoure Yacine: deux solitudes qui ne forment qu'un. Dans le rôle du Palestinien, le comédien Mehdi Dehbi apparaît tellement sous son plus beau profil – coqueluche assurée des spectateurs – que cela devient artificiel. Les silences du père israélien (Pascal Elbé en militaire convaincu) et sa masculinité retranchée poussent la caricature.

D'ailleurs, une déclaration de Lorraine Levy sur les mères fait sourire: «C'est un film qui dit que la femme est l'avenir de l'homme et que, si les femmes font alliance, elles peuvent pousser les hommes à être meilleurs.» (Dossier de presse). Un tel simplisme nous situe loin des intrigues originales de *The Bubble* (2006) d'Eytan Fox ou *Les Citronniers* (2008) d'Eran Riklis, drames dans la même veine. Par chance, *Le Fils de l'autre* évite le piège de l'attentat final, tandis que le méritant Jules Sitruk (Joseph) et Emmanuelle Devos, en mère israélienne, sauvent tout juste la mise.

Guilhem Caillard

■ **Origine:** France – **Année:** 2012 – **Durée:** 1 h 45 – **Réal.:** Lorraine Lévy – **Scén.:** Nathalie Saugeon, Lorraine Lévy, Noam Fitoussi – **Images:** Emmanuel Soyer – **Mont.:** Sylvie Gadmer – **Mus.:** Dhafer Youssef – **Int.:** Emmanuelle Devos, Pascal Elbé, Jules Sitruk, Mehdi Dehbi, Areen Omari, Khalifa Natour – **Dist./Contact:** Séville.

Pour le reste, Fleischer ne dépassera jamais le cadre du cinéma de copie, dénué de toute vision personnelle. Au-delà du mince script (et de ses gênants dialogues) sur lequel Fleischer se base, son inaptitude confère au film une tonalité consistante. L'exécution est paresseuse, sans éclat ni humour. Fleischer paraît incapable d'outrepasser la case « figures types » du genre (fusillades, trahison, starlette wannabe, flic amouraché de la femme interdite). Il hésite sur le ton à employer, donnant l'impression de mécaniquement tourner ses pages de scénario, et frileux d'oser quoi que ce soit qui frôlerait l'égo de ses comédiens. Passé les rares séquences partagées entre le personnage de Brolin et de sa femme, ou encore deux, trois fusillades brillamment exécutées, on est en proie pour le reste à des images et personnages sans vitalité, et à des situations accommodées au confort des clichés les plus désuets (l'air maléfique de Penn composé dans une suite de contreplongées) qui sapent le plaisir du spectateur. Spectateur qui ferait bien mieux de retourner dans sa collection de DVD (*The Untouchables*, *Mulholland Falls*, *Dick Tracy*...), ou encore plonger dans les séries américaines *Boardwalk Empire* et *Magic City*, toutes deux ancrées dans le milieu mafieux, pourvues d'une ambition et d'une élégance formelle que *Gangster Squad* n'atteint jamais.

Sami Gnaba

■ **ESCOUADE GANGSTER** | **Origine:** États-Unis – **Année:** 2012 – **Durée:** 1 h 53 – **Réal.:** Ruben Fleischer – **Scén.:** Will Beall, d'après le roman de Paul Lieberman – **Images:** Dion Beebe – **Mont.:** Alan Baumgartan, James Herbert – **Mus.:** Steve Jablonsky – **Int.:** Josh Brolin, Sean Penn, Ryan Gosling, Emma Stone, Robert Patrick, Nick Nolte – **Dist./Contact:** Warner.



Hansel & Gretel: Witch Hunters

Il était une fois, une pauvre fille et son frangin abandonnés dans la forêt par des parents sans cœur. Ils se réfugient dans une étrange maison aux murs et au toit en pain d'épice appartenant à une méchante sorcière. Cela vous rappelle-t-il quelque chose ? Oubliez dorénavant le charmant conte populaire allemand des frères Grimm, car le Norvégien Tommy Wirkola (*Neige mortelle*) réalise, avec *Hansel & Gretel: Witch Hunters*, une superproduction américaine violente et sanglante boostée aux effets spéciaux.

Certes, Hansel (Jeremy Renner) et Gretel (Gemma Arterton) ne sont plus les naïfs petits gamins d'autrefois. Oh que non ! D'ailleurs, les voici quinze ans plus tard pleins de force et d'assurance, et habités par une terrible soif de vengeance. Au cœur de cette nouvelle aventure, nos héros s'en vont détruire les affreuses sorcières qui tiennent prisonniers des enfants innocents. Parmi eux, douze malheureux sont sur le point d'être

sacrifiés au cours d'une maléfique cérémonie. Toutefois, la partie ne sera pas facile : en route, Hansel et Gretel rencontreront Muriel, une sorcière encore plus déjantée que les autres.

À part cela, eh bien franchement pas grand-chose : ce n'est que batailles, batailles et encore des batailles. On l'aura bien compris : l'intérêt du film ne réside pas dans son scénario famélique, mais plutôt dans cette orgie d'effets spéciaux dont l'objectif est d'impressionner la galerie. Là aussi, le résultat n'est pas très convaincant et le spectateur, à défaut d'avoir peur ou de se divertir, risque de trouver le temps un peu long. Du côté de l'interprétation, Gemma Arterton (*Tamara Drewe*) et Famke Janssen (*X-Men*) campent leur personnage respectif avec aplomb. Sans être flamboyant, on remarquera le jeu empreint d'humour cynique de Jeremy Renner (*The Hurt Locker*). Ces dernières années, les studios hollywoodiens en manque d'inspiration s'amuse à dépolir les classiques de la jeunesse afin de régurgiter ce type de films complètement surfaits à des ados en manque de sensations fortes. Après *Le Petit Chaperon rouge* (*Hoodwinked*) et *Blanche-Neige* (*Snow White and the Huntsman*), c'était donc logiquement au tour d'Hansel et Gretel d'avoir droit à ce genre d'adaptation. On se demande maintenant qui seront les prochains sur la liste.

Ismael Houdassine

■ HANSEL ET GRETEL : CHASSEURS DE SORCIÈRES | Origine : États-Unis – Année : 2012 – Durée : 1 h 28 – Réal. : Tommy Wirkola – Scén. : Tommy Wirkola, D.W. Harper – Images : Michael Bonvillain – Mont. : Jim Page – Mus. : tli Örvarsson – Int. : Gemma Arterton, Famke Janssen, Jeremy Renner, Pihla Viitala, Derek Mears – Dist./Contact : Paramount.



The Last Stand

Pour sa première aventure hollywoodienne, le brillant réalisateur coréen Kim Jee-woon (*The Good, The Bad, The Weird* et *I Saw the Devil*) a décidé de se mettre au service d'Arnold Schwarzenegger qui effectue dans *The Last Stand* son grand retour au cinéma dans un rôle majeur, après une longue absence due à sa carrière en politique. L'ex-gouverneur a perdu beaucoup de plumes et de sa superbe (plastiquement parlant), et sa carrière politique ne lui a pas donné davantage de qualités d'acteur. Sorte de mélange hétéroclite et pas toujours réussi de comédie, de suspense et de western moderne, ce film au scénario tiré par les cheveux et invraisemblable à souhait a au moins le mérite de ne pas trop se prendre au sérieux, heureusement ! N'empêche que le résultat est plutôt décevant, surtout de la part d'un cinéaste aussi

doué. Après s'être si brillamment approprié les codes du cinéma de genre dans ses films coréens, Jee-woon se contente de donner dans l'esbroufe. On ne reconnaît son sens de la démesure et son inventivité visuelle qu'en de rares occasions ; notamment lors de la séquence finale où il a l'occasion de démontrer son savoir-faire.

Cette finale jouissive vient en partie racheter la pauvreté de ce qui précède. Certes, le film s'amuse un peu avec l'image vieillissante de la vedette (« *I'm getting old* », dit-il après avoir passé à travers une fenêtre), mais c'est trop peu. Force est d'admettre que le bon vieux Arnold a 65 ans et qu'il n'a plus l'étoffe ou le physique de l'emploi pour être encore crédible à l'écran dans ce genre de film. Même s'il partage la vedette sur l'affiche du film, l'insupportable Johnny Knoxville est réduit à un second rôle de marchand d'armes. Ses grimaces et autres mimiques ne prennent pas trop de place dans l'ensemble. Peter Stormare et l'acteur espagnol Eduardo Noriega campent des méchants caricaturaux, alors que Forest Whitaker joue avec une certaine énergie un rôle pourtant inutile. De son côté, le pourtant talentueux et fiable Luis Guzman cabotine à qui mieux mieux dans le rôle comique de l'assistant-shérif.

Pascal Grenier

■ LE DERNIER COMBAT | Origine : États-Unis – Année : 2013 – Durée : 1 h 47 – Réal. : Kim Jee-woon – Scén. : Andrew Knauer – Images : Ji-yong Kim – Mont. : Steven Kemper – Mus. : Mowg – Int. : Arnold Schwarzenegger, Forest Whitaker, Eduardo Noriega, Jaimie Alexander, Peter Stormare, Luis Guzman, Johnny Knoxville – Dist./Contact : Alliance.



Main dans la main

On en voudrait presque à Valérie Donzelli pour sa rapidité d'exécution (trois films signés en trois ans) et sa capacité à composer une œuvre personnelle discernable entre mille. Il y a chez elle une rare qualité qui élève son cinéma intimiste à une échelle universelle. Appelons cela de la sensibilité, du style. Ce style tient à peu de chose : une propension à la digression narrative, une voix off omnisciente, un pitch savoureux... C'était prégnant dans *La Reine des pommes*, son premier opus, et ça l'est tout autant ici, successeur à son grand succès *La guerre est déclarée*. Autant de films traversés par un même goût pour la fantaisie, la sentimentalité assumée et la comédie romantique (chantée, dansée...). Par aussi ce je-ne-sais-quoi de bricolé, d'autobiographique, d'à la fois inégal et de complètement passionnant.

Inégal comme quand Donzelli paraît se désintéresser de cette force «paranormale» rendant Joachim et Hélène inséparables,



Populaire

Rose Pamphyle est – pour le dire civilement – une ingénue, trait de caractère souligné à coups de blondeur, de maladroites et de bonne humeur permanente. N'en déplaise à tous ceux qui la prenaient pour une idiote, elle parvient à quitter sa bourgade normande pour se faire embaucher dans «la grande ville de Lisieux» par Louis Echard, un petit assureur au fantasme étrange : entraîner la jeune fille jusqu'à ce qu'elle gagne tous les concours de dactylographie de France et de Navarre. L'idée déplaît fortement à Rose mais, pour conserver son travail et s'attirer les faveurs de cet employeur très à son goût, elle se plie obligeamment à tous les désirs (chastes) de ce sportif frustré.

C'est vrai : à la fin des années 1950, les machines à écrire furent pour beaucoup de femmes un instrument d'accès à l'indépendance financière et donc à une certaine indépendance tout court. Mais quel est intérêt, en 2013, de recourir au genre

chacun soumis à la synchronie des mouvements de l'autre. À ne pas savoir pousser à bout son idée, *Main dans la main* trouve mal son rythme, son équilibre. Le coup de foudre annoncé est évacué de toute sensualité ou fièvre amoureuse. L'ennui pointe le bout de son nez pour être contrebalancé in extremis par Béatrice de Staël, parfaite en vieille fille aigrie. Donzelli, elle, patauge dans un personnage de sœur possessive, fade et inconsistant sur la durée. Du coup, le formidable Jérémie Elkaim est laissé à briller, pour une première fois en avant-plan.

Passionnant car depuis trois films, ce (ex) couple à la vie se réinvente une romance autofictionnelle. Il y eut une rupture (*La Reine...*), une réconciliation en temps de maladie (*La guerre...*) et aujourd'hui, il y a une séparation. Donzelli, amoureuse authentique (ce plan fixe chargé d'émotions sur Elkaim réinterprétant un numéro de Pina Bausch, *The Man I love*), clôt ainsi un cycle. Apprendre à laisser partir l'autre, c'est la question qui irrigue son film. C'est aussi celle que s'impose Donzelli, cherchant à s'affranchir de sa relation fusionnelle avec son acteur-amoureux qui a porté fruit et dont il est grand temps de décréter la fin... Les feux d'artifice fument dans le plan final, mais il y a quelque chose de cruel, d'attendrissant aussi dans l'air. Comme quand vient le temps de se quitter.

Sami Gnaba

■ **Origine :** France – **Année :** 2012 – **Durée :** 1 h 35 – **Réal. :** Valérie Donzelli – **Scén. :** Valérie Donzelli, Jérémie Elkaim, Gilles Marchand – **Images :** Sébastien Buchmann – **Mont. :** Pauline Gaillard – **Mus. :** Pascal Mayer – **Int. :** Jérémie Elkaim, Valérie Lemerrier, Valérie Donzelli, Béatrice de Staël – **Dist./Contact :** Séville.

fantasmagorique et si peu documentaire de la comédie romantique, si ce n'est que pour raviver d'ancestraux préjugés machistes dont on peine aujourd'hui encore à se débarrasser ? L'emballage de *Populaire* est absolument charmant – une atmosphère rose bonbon, une bande originale acidulée et une reconstitution soignée des décors et costumes de l'époque – mais le message du film n'en est pas moins totalement *has been* : pour les beaux yeux de l'homme qu'elle aime, une femme doit être prête à tout, y compris à mettre ses désirs en sourdine...

Rose enchaînera donc les concours, un à un, tout en répétant à qui veut l'entendre à quel point cette vie n'est pas faite pour elle. Quant à Louis, il prouvera sa valeur à la face du monde, gagnera une épouse et remportera le pari fait avec son meilleur ami en démontrant que «Rose n'est bonne à rien, sauf à taper à la machine mais, après tout, ce n'est déjà pas si mal». Las de cette overdose de sourires un peu niais, on s'attachera plus volontiers à un personnage de l'ombre : celui de Marie, ancienne prétendante de Louis, désormais mère au foyer. Un second rôle mélancolique et touchant, faussement soumis, bien conscient que toute cette comédie est plus cynique que romantique.

Pamela Pianezza

■ **Origine :** France – **Année :** 2012 – **Durée :** 1 h 51 – **Réal. :** Régis Roinsard – **Scén. :** Régis Roinsard, Daniel Presley, Romain Compingt – **Images :** Guillaume Schiffman – **Mont. :** Sophie Reine – **Mus. :** Emmanuel D'Orlando – **Int. :** Romain Duris, Déborah François, Bérénice Bejo, Shaun Benson – **Dist. / Contact :** Métropole.



Quartet

Si les films musicaux sont en vogue, *Quartet* amène un certain vent de fraîcheur au genre, en présentant autre chose que des protagonistes qui viennent de terminer leur puberté. Adapté de la pièce éponyme de Ronald Harwood, qui signe l'adaptation scénaristique, le film met en scène des chanteurs d'opéra du troisième âge vivant dans la maison de Beecham, une résidence pour musiciens retraités. Pianistes, violonistes, sopranos, basses : tous s'affairent à perfectionner leurs voix et instruments de prédilection, en vue du spectacle-bénéfice annuel. Les trois amis de longue date – Reggie, Wilf et Cissy – n'y font guère exception. Lorsque l'ex-femme de Reggie, la célèbre soprano Jean Horton (Maggie Smith), est nouvellement admise à la résidence, la diva crée toute une commotion, tout en réveillant l'espoir de former à nouveau le célèbre quatuor du *Rigoletto* de Verdi sur scène.



Rouge Sang

Dans ce drame historique teinté d'horreur, c'est un pan de l'histoire du Québec qui refait surface. En 1799, le Québec est occupé par l'ennemi anglais. Une jeune mère de famille, dont le mari est temporairement absent, fait face à l'invasion subite de son logis par cinq soldats cherchant refuge. Elle se nomme symboliquement Espérance et devient peu à peu l'incarnation de toute la résistance des Patriotes opprimés. Cette plongée dans le passé, bien qu'assez peu étudiée, permet aux auteurs d'installer une tension dramatique crédible entre les protagonistes. Ici, ce ne sont pas les effets sanguinolents qui priment, mais bien les rapports de force entre les personnages. On est agréablement surpris par la qualité apportée dans la direction artistique. Les costumes et les décors, habilement rebâtis de toutes pièces, concourent à donner au film une touche véridique et participent grandement à l'efficacité du huis clos. Leur exigüité renforce le sentiment d'oppression ressenti par Espérance tandis que les

Sous les couverts de l'humour, *Quartet* est nécessairement une réflexion sur la vieillesse et plus précisément sur le culte de la jeunesse et de la performance dans le milieu du chant lyrique. De cette réflexion, émerge celle de la représentation des aînés au cinéma : voir sur grand écran des acteurs plus âgés, avec leurs rides, leurs faiblesses, leur sagesse et expérience, et ce, dans des rôles de premier plan, est rafraîchissant et constitue une réflexion doublée d'un divertissement. Hollywood retiendra-t-elle la leçon ? Convenue mais réussie, cette première réalisation de Dustin Hoffman met de l'avant une direction d'acteurs chevronnés, avec des performances exemplaires : le sérieux de Tom Courtenay s'oppose au côté blagueur de Billy Connolly. Pauline Collins est rayonnante dans le rôle d'une femme pleine de joie malgré ses pertes cognitives, alors que Maggie Smith, en diva nostalgique, crève l'écran et pimente le côté dramatique de cette comédie aux répliques juteuses. Sans oublier de belles performances de musiciens retraités, dont la pianiste Patricia Loveland et la soprano Gwyneth Jones. Sous des airs de comédie fictive, *Quartet* explore de façon plus légère certaines thématiques abordées dans l'émouvant documentaire britannique *Young@Heart* de Stephen Walker, qui présentait une chorale d'octogénaires reprenant des classiques de la musique rock et populaire.

Julie Vaillancourt

■ **LE QUATUOR** | Origine : Royaume-Uni – Année : 2013 – Durée : 1 h 38 – Réal. : Dustin Hoffman – Scén. : Ronald Harwood, d'après sa pièce – Images : John de Borman – Mont. : Barney Pilling – Mus. : Dario Marianelli – Int. : Maggie Smith, Tom Courtenay, Billy Connolly, Pauline Collins. – Dist./Contact : Alliance.

soldats se font de plus en plus entreprenants. La direction de la photographie, signée par Nathalie Moliavko-Visotsky, joue habilement sur les teintes chaudes des intérieurs en bois et utilise les ombres naturelles créées par la faible luminosité des lieux.

Toutefois, malgré ces qualités visuelles évidentes, c'est le scénario du film qui ne convainc qu'à moitié. Au rang des incertitudes, citons notamment la minceur de l'assise sur laquelle est construite toute la vengeance d'Espérance. Un chuchotement prononcé par son garçon tremblant de peur, c'est un peu faible pour faire basculer d'un coup le film dans un enchaînement ininterrompu de traquenards tous aussi rapidement installés les uns que les autres. On regrette aussi une finale excessive qui, si elle a de quoi surprendre, n'est pas entièrement crédible. Les comédiens habitent leurs personnages de manière convaincante, notamment Isabelle Guérard – que l'on avait remarquée dans *Détour* de Sylvain Guy (2009) – qui obtient ici un premier rôle qu'elle endosse comme une battante. Lothaire Bluteau retrouve quant à lui un premier rôle dans le cinéma québécois et fait preuve de toute la retenue dévolue à son rang de chef de brigade attentionné. Malgré ses imperfections d'écriture, *Rouge Sang* fait figure de film de genre original, somme toute satisfaisant.

Charles-Henri ramond

■ **Origine** : Canada [Québec] – Année : 2012 – Durée : 1 h 33 – Réal. : Martin Doepner – Scén. : Martin Doepner, Joseph Antaki, Jean Tourangeau – Images : Nathalie Moliavko-Visotsky – Mont. : Claude Palardy – Mus. : Michel Cusson – Int. : Isabelle Guérard (Espérance), Lothaire Bluteau (le capitaine), Anthony Lemke (le vulgaire), Vincent Leclerc (le laid), Arthur Holden (le blessé), Peter Miller (Pierre) – Dist. / Contact : Atopia.



Stand Up Guys

Al Pacino aime les personnages sur le retour. Ces repris de justice qui promettent loyauté (*Carlito's Way*), ou en quête de réhabilitation sociale (*Frankie and Johnny*), de salut. Dans *Stand Up Guys*, Pacino (figure dominante de la politique des acteurs) allie ces deux éléments, dans un parfait numéro de drôlerie et de sobriété. Comme compagnons de route, le peu connu Fisher Stevens lui assigne Alan Arkin et l'exceptionnel Christopher Walken. La mise en scène de Stevens dépend entièrement du duo formé des légendaires interprètes, dont les corps, les visages vieillissent en résonance avec le thème du film, l'acceptation du temps qui a passé. Le lent enlèvement vers le dernier acte de nos vies.

Dans un ton tragicomique, Stevens laisse la part belle à Pacino et Walken, réunis pour la première fois à l'écran. Cette première rencontre fait aussi écho au récit du film, chroniquant

les retrouvailles de Val et Doc, vieux gangsters qui ne se sont pas vus depuis 28 ans. La première partie, et la meilleure, détaille cette amitié aux allures de *bro-romance* dans laquelle Val (Pacino) prend rapidement conscience que le monde a changé depuis son entrée en prison (la musique, les voitures, la découverte du Viagra). Pour le reste, le film s'enlise dans des situations pour le moins boiteuses... Réunis, ils sont confrontés à leurs erreurs passées, leurs regrets et leur mortalité prochaine. Un contrat sur la tête de Val a été passé pour un vieux crime perpétré. Doc a été mandaté de le tuer, dilemme moral qui sera résolu dans le conformisme que l'on peut imaginer. C'est plutôt quand Stevens s'intéresse à l'amitié de ses personnages (celui d'Arkin est vite dispensé) que son film s'élève de la masse, tient quelque chose de particulièrement communicatif. Le réalisateur n'en a que pour ses acteurs, dont il filme le plaisir du jeu avec un bonheur et un respect évidents. Surtout, il offre à Pacino son meilleur rôle depuis une décennie, une occasion en or pour prouver l'énergie défiante de son corps d'acteur vieilli, le temps d'une danse superbe. Ça aurait pu être risible, mais non. L'émotion l'emporte, gracieuseté de Stevens et son regard sur la « légende vivante ».

Sami Gnaba

■ **Origine :** États-Unis – **Année :** 2012 – **Durée :** 1 h 35 – **Réal. :** Fisher Stevens – **Scén. :** Noah Haidle – **Images :** Michael Grady – **Mont. :** Mark Livolsi – **Mus. :** Lyle Worman – **Int. :** Al Pacino, Christopher Walken, Alan Arkin, Julianna Margulies – **Dist./Contact :** Séville.



Superstar

De Xavier Giannoli, *Quand j'étais chanteur* (2006) reste indubitablement son film le plus symétrique, la fiction se juxtaposant à la forme avec une aisance naturelle, là où la fausse légèreté du propos devenait en fin de compte un portrait sur la solitude d'un chanteur de fond, une proposition visant à privilégier le rapprochement vers l'autre et, en fin de compte, une tentative de rendre hommage au cinéma populaire en ce qu'il a de plus transcendant. Chose certaine, le réalisateur connaît son métier et il n'est guère surprenant qu'il manifeste un savoir-faire technique, mais jamais à l'encontre des protagonistes. Les deux éléments s'unissent l'un à l'autre pour former une entité binaire fort appréciable.

Dans le cas de *Superstar*, il y a d'abord une idée, à savoir l'histoire incroyable d'un homme parmi la foule qui, du jour au lendemain, atteint la notoriété. Comment la vivre? De quelle façon l'assumer? Est-il possible d'échapper aux lois ingérantes des

médias? Toujours est-il qu'à partir d'un solide scénario, Giannoli propose une étude de caractère qui ne fonctionne surtout que par l'entremise de la direction d'acteurs. Ici, Kad Merad remplace le Gérard Depardieu du premier film cité. Merad a la gueule de l'emploi et c'est ce mélange de regard hagard, de timidité gênante et de pugnacité tardive qui font de son personnage une entité totalement fictive issue de l'imaginaire. Car ce qui fait la force du réalisateur, c'est avant tout sa faculté de persuasion, revendiquant l'idée que le cinéma est aussi une sorte de « boîte à surprises » qu'il faut protéger sans en révéler les secrets.

Si l'idée de départ évoque certains auteurs de l'histoire du cinéma tels que Elia Kazan (*A Face in the Crowd / Un homme dans la foule*, 1957) ou encore Hal Ashby (*Being There / Bienvenue Mister Chance*, 1979), Giannoli préfère ne donner aucun indice quant aux causes de la soudaine popularité du personnage central. Pour l'esprit cartésien, c'est là sans doute une maladresse. Au fond, cela importe peu car cette faiblesse s'oublie vite lorsqu'on s'aperçoit que les ingrédients nécessaires à une critique sociale sont présents: cynisme, corruption, opportunisme, hypermédiasation, déshumanisation... tout un programme! Avec *Superstar*, Xavier Giannoli montre encore son pouvoir de séduction.

Élie Castiel

■ **Origine :** France / Belgique – **Année :** 2012 – **Durée :** 1 h 52 – **Réal. :** Xavier Giannoli – **Scén. :** Xavier Giannoli, Marcia Romano, Serge Joncour, d'après son roman *L'Idole* – **Images :** Christophe Beaucarne – **Mont. :** Célia Lefitedupont – **Mus. :** Sinclair (Mathieu Blanc-Francard) – **Int. :** Kad Merad, Cécile De France, Mathieu Amalric, Michaël Abiteboul, Louis-Do de Lencquesaing, Alberto Sorbelli, Cédric Ben Abdallah – **Dist. Contact :** Métropole.



This Is 40

Le cinéma de Judd Apatow est une véritable histoire de famille. Tandis que le réalisateur s'active pour une quatrième fois derrière la caméra, maman et les filles se retrouvent encore une fois devant pour *This Is 40*, sorte de « suite » à *Knocked Up*. Judd Apatow a redonné vie aux personnages de Pete et Debbie qui ont vieilli et vivent maintenant leur crise de la quarantaine (une obsession, après *The 40 Year Old Virgin?*). Fidèle à son habitude, Apatow s'en donne à cœur joie avec un scénario aux dialogues crus (« *I don't want a turbo penis. I like your medium soft one* », dit Debbie à Pete lorsque celui-ci veut essayer le Viagra) et des mises en situation grinçantes (Pete observe son anatomie avec

le miroir et Debbie tâte les seins haut perchés de son employée, jouée par Megan Fox). Avec leurs imperfections et leurs travers, les personnages d'Apatow nous apparaissent plus authentiques.

Malheureusement, le cinéaste s'éparpille un peu au cours des 134 (trop) longues minutes de *This Is 40*. Problèmes de couple, soucis avec les enfants, complications avec leurs familles recomposées, ennuis au travail et difficultés à accepter qu'ils vieillissent sont ainsi abordés. Le scénario va dans toutes les directions sans rien approfondir. Dommage. Pour cette suite, Apatow a fait appel à plusieurs acteurs vus dans *Knocked Up* qui reprennent leurs rôles respectifs. Outre les quatre personnages principaux, Jason Segel (de jeune paumé à entraîneur personnel) et Charlyne Yi (de jeune droguée à employée à la boutique) sont de retour. Tous sont d'un naturel désarmant. Musicalement, le réalisateur propose une trame sonore bien intéressante, Pete étant propriétaire d'une compagnie de disques. On y entend des pièces de Yoko Ono, a-ha, Alice in Chains, Van Halen, Stone Temple Pilots et plusieurs autres. Moins drôle et amusant que *Knocked Up*, *This Is 40* a tout de même le mérite de nous divertir de façon assez intelligente. Ce n'est pas rien. Il y a fort à parier que Judd Apatow remettra ça pour un troisième volet.

Catherine Schlager

■ Origine : États-Unis – Année : 2012 – Durée : 2 h 14 – Réal. : Judd Apatow – Scén. : Judd Apatow – Images : Phedon Papamichael – Mont. : Brent White, Jay Deuby, David Bertman – Mus. : Jon Brion – Int. : Paul Rudd, Leslie Mann, John Lithgow, Megan Fox, Maude Apatow, Iris Apatow – Dist./Contact : Universal.



Warm Bodies

Warm Bodies s'inscrit tout naturellement dans la courte filmographie de Jonathan Levine. *All the Boys Love Mandy Lane* versait dans le film d'horreur pour adolescents et *The Wackness* l'avait fait remarquer à Sundance, alors que *50/50* relatait avec humour l'histoire d'un homme de 27 ans atteint du cancer. *Warm Bodies* semble le prolongement de certains de ces éléments, de par le mélange des genres. Suite à un événement apocalyptique inexplicable, la population est transformée en zombies, tandis que des survivants se battent contre « ces corps » pour demeurer en vie. R, un jeune zombie dans la vingtaine, erre dans l'aéroport avec ses congénères, jusqu'au jour où il rencontre Julie, une survivante. « L'humanité » de R rejoindra celle de Julie. C'est le début d'une romance entre deux êtres que tout sépare. Basée sur le roman d'Isaac Marion, la trame

narrative revêt des allures shakespeariennes dans la relation a priori impensable entre R (Roméo?) et Julie (Juliette?). Le tout dans un Montréal déguisé en ville américaine apocalyptique. Étonnantes, les prises de vues aériennes de la métropole servent le propos; les rues amochées appuient le côté apocalyptique, et le Stade olympique trouve utilité et locataires temporaires...

Le film de zombies est on ne peut plus à la mode et *Warm Bodies* rassemble les éléments gagnants de la recette: le côté apocalyptique de l'inégalable *28 Days Later...* (en moins horrifiant), ainsi que l'amusante narration et les répliques de R, moins cinglantes toutefois que l'humour britannique de *Shawn of the Dead*. Les maquillages des zombies sont réussis et les mouvements psychomoteurs crédibles, sans être ridicules, même si un des meilleurs exemples du genre demeure la série *The Walking Dead*. La trame narrative se tient et innove dans la psyché du zombie, sans pour autant être aussi subtile ou raffinée que celle du film français *Les Revenants*. Les comparaisons sont nombreuses car le genre évolue et se raffine constamment. Sans pour autant surpasser ses prédécesseurs, *Warm Bodies* demeure un film original et divertissant, et pas uniquement pour le public cible adolescent. La comédie romantique vient s'annexer au film de zombies et le mélange est réussi: la mort n'est pas la fin du monde car l'amour triomphe. Prémisse pourtant simple, mais efficace. 🍷

Julie Vaillancourt

■ ZOMBIE MALGRÉ LUI | Origine : États-Unis – Année : 2013 – Durée : 1 h 37 – Réal. : Jonathan Levine – Scén. : Jonathan Levine – Images : Javier Aguirresarobe – Mont. : Nancy Richardson – Mus. : Marco Beltrami, Buck Sanders – Int. : Nicholas Hoult, Teresa Palmer, John Malkovich, Rob Corddry – Dist./Contact : Séville.